

Haine et besoin d'amour. *Le conflit mère/fille dans les romans d'Irène Némirovsky*

Teresa Manuela Lussone¹

First, the essay discusses the most recurrent traits of the mother-daughter relationship in Irene Nemirovsky's novels. The 'obsessive metaphors', to use Charles Mauron's expression, occurring in the analysed novels are thus shown. The article focuses on the novels related to the relationship between the author and her mother. In these novels the mother-daughter relationship is terribly conflictual and sometimes ends tragically. In novels such as *Le Bal*, *L'Ennemie*, *Jézabel*, we find adolescents who are becoming women and come into conflict with their mothers, egotistical women who consider their daughters' growing up as a sign of ageing as well as endangering their place in society. The daughters hate their mothers, but their behaviour actually shows their need for love.

Ce travail vise, en premier lieu, à rechercher les constantes dans la représentation des rapports mère/fille dans les romans d'Irène Némirovsky et, ensuite, à faire apparaître les « métaphores obsédantes », pour utiliser les mots de Charles Mauron, contenues dans ces textes. L'article se limite aux écrits dans lesquels on peut voir un reflet des rapports entre l'écrivaine et sa mère, qui coïncident avec les romans où nous retrouvons des relations mère/fille extrêmement conflictuelles, et qui ont même parfois des conséquences tragiques. Dans des romans comme *L'Ennemie*, *Le Bal*, *Jézabel*, des jeunes filles qui commencent à devenir femmes s'opposent à des mères égoïstes pour qui la croissance de leurs filles est un signe de leur vieillissement et donc une menace pour elles-mêmes. Les filles, de leur côté, détestent leurs mères, mais cette attitude est seulement la manifestation de leur besoin d'affection.

1. « Hélas, on ne comprend jamais ses parents »

« Hélas, on ne comprend jamais ses parents »², dit Thérèse à son fils dans *Les Feux de l'automne*. Le rapport entre parents et enfants est l'un des thèmes les plus récurrents dans les romans d'Irène Némirovsky. Le conflit entre mère et fille est très souvent interprété comme le reflet des rapports entre l'écrivaine et sa mère, que l'on peut reconnaître dans de nombreux per-

¹ Università degli Studi di Bari Aldo Moro.

² Irène NÉMIROVSKY, « Les Feux de l'automne », in Id., *Œuvres complètes*, Paris, Librairie Générale Française, 2011, t. II, p. 1319.

sonnages féminins, notamment dans celui de Gloria que l'auteure peint ainsi dans le roman *David Golder* (1929) :

Lentement, pour qu'il pût mieux voir, elle vira sur elle-même, cambrant avec orgueil son corps qui était resté beau ; les épaules, les bras, la haute et ferme poitrine avaient gardé, malgré l'âge, un éclat extraordinaire, une blancheur brillante, un grain dur et serré de marbre, mais le cou raviné, la chair molle et tremblante du visage, ce fard rose foncé, qui prenait des teintes mauves aux lumières, la marquaient d'une sinistre et comique décrépitude. [...] Elle s'interrompt : au coin des lèvres un peu de rouge avait fondu ; elle saisit le crayon, dessina, une seconde fois, lentement, patiemment, sur la vieille bouche détendue, la forme d'arc, pure et hardie, que les années avaient effacée...³

Les œuvres d'Irène Némirovsky sont riches en jeunes filles peu jolies, souvent en plein âge ingrat et de mères qui semblent faites d'or⁴. Comment ne pas y voir un lien avec la vie de l'auteure ? En effet, l'enfance et l'adolescence d'Irène Némirovsky, née à Kiev en 1903 dans une riche famille juive, furent marquées par un rapport extrêmement difficile avec sa mère, Anna Margoulis, qui se faisait appeler Fanny. En 1934 Irène Némirovsky écrit dans son journal : « Je retrouve très bien l'image de ma mère. Comme c'est drôle que, jusqu'à présent, je ne puisse pas écrire ce mot sans haine »⁵. Fanny était une femme coquette et égoïste, trop absorbée par elle-même pour s'occuper de sa fille, qu'elle avait entièrement confiée aux soins d'une gouvernante française. Cette circonstance permit à la jeune Irène de considérer le français comme sa langue maternelle. La gouvernante, *Zézelle*, est la seule personne chère à la petite Irène, qui plus tard écrira : « Dans mon enfance, elle représentait le refuge, la lumière [...] Je n'aimais vraiment qu'elle au monde »⁶. Irène aime pourtant son père Léon, riche banquier très souvent loin de la maison pour ses affaires. Dans son journal elle écrit à son propos : « Le seul dont j'aie senti que

³ I. NÉMIROVSKY, « David Golder », in Id. *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, pp. 444-445.

⁴ I. NÉMIROVSKY, « L'Ennemie », in Id. *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 255.

⁵ *Journal de travail de 1934*, cité par Olivier PHILIPPONNAT, *Chronologie de la vie d'Irène Némirovsky*, dans Olivier CORPET (dir.), *Irène Némirovsky, un destin en images*, Paris, Denoël - Imec éditeur, 2010, p. 60. Dans leur biographie, Philipponnat et Lienhardt, décrivent ainsi Anna Margoulis : « 'Raffinée et autoritaire', telle devait bien demeurer 'Fanny' dans la mémoire familiale, et telle l'a dépeinte sa fille dans le roman de son enfance amère : "Elle était grande, bien faite, 'un port de reine'" », O. PHILIPPONNAT, Patrick LIENHARDT, *La vie d'Irène Némirovsky*, Paris, Grasset-Denoël, 2007, p. 33.

⁶ *Journal de travail de 1934, op. cit.*, p. 60.

je suis sortie, mon sang, mon âme inquiète, ma force et ma faiblesse »⁷. En 1917 la famille est obligée d'abandonner la Russie. Les Némirovsky se réfugient tout d'abord en Finlande puis en Suède. En 1919 ils arrivent à Paris, où Léon réussit à reconstituer les richesses de la famille. En 1926 Irène Némirovsky se marie avec Michel Epstein, qui est, lui aussi, russe et juif. En 1929 paraît le roman, *David Golder*, avec lequel Irène Némirovsky commence une brillante carrière d'écrivaine. Pendant les années trente elle est très connue dans le milieu littéraire et on parle même d'elle dans les chroniques mondaines. Cependant, l'auteure est complètement oubliée à la suite de la promulgation du Statut des Juifs. Le 13 juillet 1942 Irène Némirovsky est arrêtée et quelques jours après elle est conduite à Auschwitz, où elle meurt le 19 août. Apparemment Fanny fut la première à avoir oublié sa fille. Après la libération, Denise et Élisabeth, les deux filles de l'écrivaine, se rendirent auprès de leur grand-mère qui toutefois refusa de les aider :

En effet, nous sommes allées sonner chez ma grand-mère maternelle, dont nous savions qu'elle avait retrouvé son appartement à Paris. Elle s'était fait passer pour une réfugiée lettone pendant la guerre et elle était dans le Midi - j'ai appris il y a peu qu'elle y possédait une villa au Cap d'Ail. Nous avons sonné à sa porte, une voix rauque avec un accent russe très prononcé a demandé qui désirait lui parler. Julie lui a dit qu'elle lui amenait ses petites-filles, dont l'une, Denise, était malade et sans ressource. La réponse fut brève : « Il existe des sanas pour enfants pauvres », et la porte est restée fermée. Elle ne s'est rouverte pour nous que le jour de sa mort, qui a été pour ma sœur et moi-même un moment indéfinissable - nous ne ressentions aucune peine, mais il nous semblait que la situation était ubuesque : se retrouver dans ce décor, un vaste appartement avenue du Président Wilson, avec le corps d'une momie. Elle avait toujours menti sur son âge, mais elle devait approcher la centaine - c'était en 1972, il me semble. Élisabeth et moi avons été prises d'un fou rire, dans ce capharnaüm. Ce qui a provoqué l'interrogation dans les yeux du médecin venu constater le décès. Dans un ultime élan de générosité, elle nous avait déshéritées et avait légué tous ses biens à sa garde-malade. Seuls nous restaient quelques meubles et un coffre-fort vide de toutes espèces, mais avec un trésor bien caché : deux livres d'Irène Némirovsky, *David Golder* et *Jézabel*⁸.

⁷ *Ibidem*.

⁸ Denise EPSTEIN, *Vivre et survivre*, Paris, Denoël, 2008, pp. 82-83. À propos de sa grand-mère, Denise Epstein a dit aussi : « Je ne l'ai vue que rarement jusqu'à la mort de mon grand-père [...] Mon seul souvenir est une sorte de baiser ou plutôt un simple effleurement sur le sommet du crâne, et la pointe de la plume d'autruche de son chapeau dans l'œil ! C'était une femme égoïste, sans cœur, qui détestait sa fille, qui le lui a d'ailleurs bien rendu ! », *Ibid.*, p. 44.

Cet épisode suffit à donner une idée des rapports entre Irène Némirovsky et sa mère. Fanny, peut-être, s'était reconnue dans les personnages des deux romans. Comme la mère de l'auteure, Gloria Golder avait abandonné son nom juif, pour en prendre un autre. Bien que dans *David Golder* il soit possible de lire la description impitoyable d'une femme qui ressemble à sa mère, Joyce, la fille de Gloria, qui dispute à sa mère l'affection (et l'argent) de son père, ressemble très peu à l'auteure. Nous pouvons, par contre, retrouver une exploration plus approfondie des rapports mère/fille dans d'autres romans, où l'on trouve toutefois des mères semblables à Gloria et des enfants semblables à la jeune Irène. Je chercherai, à la façon de Charles Mauron, à superposer ces textes afin de faire apparaître les « métaphores obsédantes » dans la représentation des rapports mère/fille⁹.

2. « Ah, tu l'aimes mieux que moi ! »

En 1928 Irène Némirovsky publie dans les *Œuvres libres* le roman *L'Ennemie*. Cachée pudiquement derrière le pseudonyme de Pierre Nerey, anagramme d'Yrène, l'auteure y raconte l'histoire de Gabrielle, que l'on appelle Gabri, et de sa mère Francine Bragance. Le roman s'ouvre sur l'image de deux filles qui cherchent leur mère dans la rue : « Gabri et Michette Bragance, plantées au beau milieu de l'avenue du Bois-de-Boulogne, cherchaient leur mère parmi la foule »¹⁰. Enfin, elles voient au loin leur « petite mère », sobriquet qui s'il est affectueux, d'un côté, de l'autre laisse apercevoir l'incapacité de Francine à être une véritable mère : « Petite mère, voilà petite mère !... Gab, je vois petite mère !... »¹¹. La femme est accompagnée par un garçon élégant et, très occupée par lui, elle en oublie même que ses filles ont faim.

Gabri comprend la situation beaucoup mieux que sa sœur, dont elle doit s'occuper toute seule. Elle n'arrive pourtant pas à empêcher la mort de la petite Michette, suite à un accident domes-

⁹ Dans cet article je me limite, avec peu d'exceptions, à l'analyse des romans dans lesquels il est possible d'apercevoir un rapport entre la vie de l'auteure et ses œuvres. Je chercherai donc à mettre en lumière le fil rouge qui lie cette partie de la production de l'auteure à sa vie, bien consciente que pour une analyse plus complète des rapports mères/filles dans les romans d'Irène Némirovsky, il serait nécessaire de prendre en considérations d'autres ouvrages, tels que *Le Malentendu*, *La Comédie bourgeoise*, *Chaleur du sang*, où ces rapports sont beaucoup moins conflictuels.

¹⁰ I. NÉMIROVSKY, « L'Ennemie », in Id., *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 254.

¹¹ *Ibid.*, p. 255.

tique : un jour, Gabri sort pour acheter des journaux et à son retour elle trouve sa sœur gravement blessée :

Sur le sol carrelé, Gabri vit la lessiveuse renversée qui fumait, et, tout à côté, Michette qui ne bougeait plus, mais frémissait encore comme un pauvre ver coupé en morceaux...

De ce qui suivit, Gabri, plus tard, ne put jamais se souvenir autrement que d'un cauchemar, trouble, épouvantable et irréel à force d'horreur. Ses cris affolés, l'appartement soudain plein de monde, des lamentations, des exclamations, un va-et-vient incessant... Deux choses seulement se détachent avec netteté dans tout cela. D'abord la figure blême de Michette qu'elle ne reconnaît pas, tellement elle est changée tout d'un coup, et puis cette question, toujours la même, que tout le monde répète, qui bourdonne autour d'elle :

« Votre maman ? Où est votre maman, ma pauvre petite ? »¹²

Cet événement entame définitivement les relations entre Gabri et Francine. Leur relation ne s'améliore même pas quand le père, Léon, revient avec son cousin Charles Bragance de Pologne, où il est allé chercher fortune. Grâce à leurs nouvelles affaires, florissantes, la famille peut déménager dans un appartement très luxueux. L'éducation de Gabri est complètement confiée à une gouvernante¹³, ce qui l'éloigne encore plus de ses parents. Gabri ne voit autour d'elle aucun modèle positif et elle devient adolescente sans avoir aucune connaissance du bien et du mal, au point qu'elle n'a d'autre choix que de suivre le modèle de sa mère¹⁴. Un jour, presque sans le vouloir, Gabri écrit une lettre anonyme à son père où elle dénonce la liaison de sa mère avec Charles :

¹² *Ibid.*, pp. 264-265.

¹³ Comme en effet cela s'était passé pour la jeune Irène. Même pendant les vacances annuelles en France, Irène Némirovsky restait avec sa gouvernante : « En octobre, le départ des bateaux vers leurs bassins d'hivernage annonçait les gelées. Les Némirovsky faisaient alors leurs bagages pour un lointain pays. Vichy, Plombières, Vittel, Divonne... Les villes d'eaux où leur petite fille pouvait soigner son asthme offraient à ses parents, Anna et Leonid, les souverains bienfaits du casino. Préférant encore l'un de ces cercles niçois où Paul Bourget venait de situer son *Piège*, ils n'hésitaient pas, pour rejoindre la Côte d'Azur, à abandonner l'enfant aux soins d'une gouvernante », O. PHILIPPONAT, P. LIENHARDT, *La vie d'Irène Némirovsky*, *op. cit.*, p. 24.

¹⁴ « Tel est bien le grief de Gabri, à qui sa mère n'a laissé d'autre voie que devenir sa semblable, sa rivale, son 'ennemie', mais non sa fille », O. PHILIPPONAT, « Notice », dans I. NÉMIROVSKY, *L'Ennemie*, *op. cit.*, p. 252.

Mais, un jour, comme elle était seule dans la salle d'études, en train de se débattre contre un problème d'algèbre, sa main machinalement atteignit une feuille de papier détachée de son cahier, et sa pensée intime s'extériorisant en quelque sorte, elle traça, comme presque malgré elle, quelques mots :

« Si vous voulez vous assurer que votre femme vous trompe avec votre cousin Charles Bragance, revenez à l'improviste... »¹⁵.

Gabri sait qu'elle n'aurait jamais envoyé la lettre, pourtant elle n'a pas pu s'empêcher de l'écrire. Quand sa mère entre tout à coup et l'oblige à lui donner la feuille, Gabri accuse la gouvernante anglaise, qui sera tout de suite renvoyée par les Bragance. Pour Gabri, c'est la fin de l'enfance. Un jour Francine l'emmène avec elle au Ritz, mais, jalouse des regards que sa fille commence à attirer, et afin de se libérer d'elle, elle lui permet de sortir toute seule :

Et Gabri fut lancée du jour au lendemain à travers Paris, comme un poulain dans un pré. Personne ne lui demanda compte de ses actes, personne ne s'intéressa à ce qu'elle faisait tout le jour.

Personne non plus ne s'aperçut que Gabri changeait, qu'elle se transformait en femme avec une rapidité extraordinaire. Elle avait toujours été seule dans le chagrin. Elle demeura seule dans la joie¹⁶.

Arrivée à l'âge d'éprouver de l'affection pour un homme, Gabri se tourne vers son père, qu'elle avait considéré, jusqu'à ce moment, comme un des « sales égoïstes » :

Un besoin immense de tendresse était en elle ; elle se mit tout à coup à chérir son père. Elle l'entoura de mille petits soins, de prévenances, de câlineries. Jusque-là elle avait été si peu expansive, si froide, que Bragance lui fut reconnaissant de sa gentillesse soudaine comme d'un beau cadeau imprévu. Lui aussi commençait à se sentir bien seul, à mesure qu'il vieillissait davantage. Ils connurent des heures exquises. Il venait chez Gabri, s'installait dans sa chambre, la regardait aller, venir, l'écoutait bavarder. Avec une sorte de coquetterie inconsciente, Gabri s'ingéniait, pour plaire à son père, à rendre sa chambre plus confortable, à revêtir les robes qu'il préférait. Elle commença même de menus ouvrages de broderie. Elle

¹⁵ *Ibid.*, p. 285.

¹⁶ *Ibid.*, p. 288.

avait l'intuition que son père serait captivé par la fine et chaste poésie, qu'il ne connaissait pas, d'un joli intérieur bien rangé, de la grâce aimable d'une femme qui coud sous la lampe¹⁷.

Gabri cherche à séduire son père en lui offrant ce que sa rivale, son ennemie, se refuse à lui donner : un univers bien rangé, une femme qui coud. Elle lui propose même d'aller vivre tout seul avec elle :

Et elle s'efforçait de le conquérir avec une rouerie naïve comme un fiancé.

Un jour, elle osa lui dire :

– Papa, est-ce que tu aimerais vivre avec moi dans un pays où il y a du soleil et des fleurs ?

– C'est de Nice que tu parles ?

– Nice ou un autre pays, n'importe où, pourvu qu'il fasse toujours beau.

– Nous irons à Nice l'an prochain, si tu veux... Et je t'achèterai une petite auto que tu conduiras toi-même.

– Nous irons là-bas, vrai ?

– Vrai.

– Tous les deux ?

Il ne répondit rien, un peu surpris.

Puis il dit d'une voix qui s'altérait légèrement :

– Mais... non... avec petite mère, naturellement...

– Ah !...

Dans le silence subit qui tomba entre eux, ils se dévisagèrent avec une indéfinissable méfiance.

Gabri posa la tête sur l'épaule de son père¹⁸.

Devant le refus de l'homme, Gabri lui reproche de ne pas l'aimer assez :

– Papa, mon papa chéri, commença-t-elle, est-ce que tu ne m'aimerais pas assez pour vivre avec moi seulement, sans personne entre nous... sans petite mère ?... Je t'aimerai tant si tu savais, je te soignerai... mieux qu'elle... Allons-nous-en ensemble, tout seuls, dis ?...

Il répondit lentement, d'une voix bizarre :

– Tu ne sais pas ce que tu dis...

Alors, elle s'écria :

– Oh, papa, papa, si tu savais !...

¹⁷ *Ibid.*, p. 289.

¹⁸ *Ibid.*, p. 290.

Brusquement il lui mit la main sur la bouche et murmura avec précipitation :

– Tais-toi, tais-toi, je t'en supplie... ne me dis pas...

Elle ne comprit pas à quel point il était sincère et pitoyable. Elle dit seulement avec amertume :

– Ah, tu l'aimes mieux que moi !¹⁹

La jeune héroïne est complètement abandonnée à elle-même, et elle vit une sombre aventure : elle donne des rendez-vous à un jeune danseur russe, Génia Nikitof, qui lui fait croire à sa noblesse, mais qui abuse d'elle dès qu'il en a l'occasion. La jeune fille est troublée par l'événement, dont elle accuse sa mère, qu'elle tient pour coupable de ne pas l'avoir protégée suffisamment : « Elle haït sa mère comme elle l'avait haïe la nuit de la mort... Elle la rendit responsable de tout... C'était sa faute ; pourquoi ne l'avait-elle pas gardée, protégée ? Cette horreur, cette saleté, elle ne l'eût jamais connue si sa mère avait été une vraie mère. Dans l'ombre, elle se mit à sangloter désespérément, mordant ses mains, ses draps, pour ne pas être entendue... »²⁰.

À ce moment, Gabri décide de se venger de sa mère. Elle veut séduire son amant, qui de son côté croit que Gabri est amoureuse de lui et en est flatté. Jaloux de voir Gabri se promener avec Charles, Nikitof envoie à Francine les lettres que Gabri lui avait écrites. Devant les reproches de Francine, Gabri l'accuse de ne pas lui avoir donné de principes : « – Mais tu n'as donc ni dignité, ni pudeur, ni principes... – Mon Dieu, non, je ne crois pas... Où les aurais-je pris, je me le demande... »²¹.

Et encore : « – Gabri, tu ne comprends même pas que ce que tu as fait est mal ?

Gabri haussa les épaules, et elle murmura doucement, les yeux vagues :

“Qu'est-ce qui est mal ? Qu'est-ce qui est bien ? Je t'assure que je ne sais pas... Personne ne me l'a jamais appris...”²².

Le conflit entre mère et fille devient ouvert :

– [...] Ce qui est affreux, c'est cette horrible pensée que tous tes mots, tous tes gestes mentaient...

Gabri répéta, butée :

– Personne ne m'a appris qu'il fallait dire la vérité...

¹⁹ *Ibid.*, p. 291.

²⁰ *Ibid.*, p. 311.

²¹ *Ibid.*, p. 327.

²² *Ibid.*, p. 328.

Un frémissement de colère passa sur les traits de Francine, mais elle se contint :

– Moi qui avais en toi une telle confiance !

– Tu avais tort... Il ne faut jamais avoir confiance en ceux que l'on ne connaît pas²³.

C'est la seule fois dans les romans d'Irène Némirovsky que la mère demande à sa fille de lui pardonner et même d'avoir pitié d'elle. Francine sait très bien que dans très peu de temps ne lui restera au monde personne d'autre que Gabri. C'est alors que sa fille comprend que les rôles se sont inversés : « il lui semblait qu'elle était devenue l'aînée, la protectrice, et Francine l'enfant, une enfant touchante et tyrannique »²⁴.

Gabri continue pourtant sa liaison avec Charles. Quand toute la famille est en vacances à Biarritz, elle décide finalement de passer une nuit avec lui. Elle dit à ses parents n'être pas assez en forme pour aller au casino avec eux et donne rendez-vous à l'homme pour la nuit. À deux heures elle va chez lui. Il n'est pas encore rentré mais il a laissé la clé sur la porte. Elle s'introduit chez lui, et sort sur le balcon. Peu après, elle voit sa mère entrer dans la chambre : elles ont eu le même désir ! Gabri sait que cette découverte pourrait tuer sa mère : elle se laisse tomber du balcon, et meurt. Le récit se termine avec l'invocation à Dieu de Francine, qui apparemment n'a rien compris au déroulement des événements : « Seigneur, Seigneur, pourquoi me frappez-vous ainsi ? »²⁵. Le conflit mère/fille a été destructeur pour la fille, qui a perdu, mais le finale reste énigmatique. La fille se laisse tomber sans que sa volonté de suicide soit claire. Surtout, le lecteur n'arrive pas à comprendre si elle a peur d'être découverte ou si elle veut de quelque façon protéger sa mère de la douleur et de la honte, et lui rendre sa place à côté de son amant. La seule certitude c'est qu'elle a acquis une certaine sagesse : « Autour de ses lèvres fermées, il y avait un petit pli singulier, comme un sourire léger, plein d'amertume et de la froide sagesse des morts... »²⁶.

²³ *Ibidem.*

²⁴ *Ibid.*, p. 334.

²⁵ *Ibid.*, p. 351.

²⁶ *Ibidem.*

3. « Un besoin sauvage de bravade et de mal »

Moins d'un an après, en février 1929, toujours dans *Les Œuvres libres*, parut *Le Bal*, défini par l'auteure dans ses notes comme « la quintessence de *L'Ennemie* »²⁷. Les Kampf, dont le nom évoque la lutte²⁸, sont des juifs devenus riches à l'improviste. Ils décident de donner un bal pour confirmer leur entrée dans le monde. La jeune Antoinette voudrait y participer mais sa mère Rosine refuse par peur que la fille puisse lui faire de l'ombre. Rosine vient d'entrer en scène et elle a l'intention d'y rester encore longtemps : « Apprends, ma petite, que je commence seulement à vivre, moi, tu entends, moi, et que je n'ai pas l'intention de m'embrasser de sitôt d'une fille à marier... Je ne sais pas ce qui me retient de t'allonger les oreilles pour te changer les idées »²⁹. Elle oblige même sa fille à s'habiller avec une robe d'écolière, alors qu'elle est déjà adolescente : « C'était une longue et plate fillette de quatorze ans, avec la figure pâle de cet âge, si réduite de chair qu'elle apparaît, aux yeux des grandes personnes, comme une tache ronde et claire, sans traits, des paupières baissées, cernées, une petite bouche close... Quatorze ans, les seins qui poussent sous la robe étroite d'écolière, et qui blessent et gênent le corps faible, enfantin... »³⁰.

Elle n'est plus une enfant, mais elle n'est pas encore une adulte : c'est l'âge où des nouveaux désirs naissent en elle. Quand la jeune fille la supplie de la laisser aller au bal, même un quart d'heure seulement, Rosine dit : « – Ça, par exemple, ça, c'est magnifique, cria-t-elle d'une voix enrouée de colère : cette gamine, cette morveuse, venir au bal, voyez-vous ça !... Attends un peu, je te ferai passer toutes ces idées de grandeur, ma fille... Ah ! tu crois que tu entreras 'dans le monde' l'année prochaine ? Qu'est-ce qui t'a mis ces idées-là dans la tête ? »³¹

Rosine ne perd aucune occasion de gronder sa fille, qui la déteste. Antoinette a oublié les gestes d'affection que pourtant sa mère lui réservait parfois et elle se rappelle seulement les humiliations que cette femme lui a infligées.

Le jour suivant cette scène, Antoinette a enfin l'occasion de se venger de sa mère. Rosine confie à Miss Betty, la gouvernante, toutes les invitations, sauf une, qu'elle donne à Antoinette pour

²⁷ Cité par O. PHILIPPONAT, « Notice », dans I. NÉMIROVSKY, « Le Bal », in Id., *Œuvres complètes, op. cit.*, t. I, p. 354.

²⁸ Voir Martina STEMBERGER, *Irène Némirovsky: Phantasmagorien der Fremdheit*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2006, p. 297 et s.

²⁹ I. NÉMIROVSKY, « Le Bal », in Id. *Œuvres complètes, op. cit.*, p. 370.

³⁰ *Ibid.*, pp. 357-358.

³¹ *Ibid.*, pp. 369-370.

qu'elle la porte à son professeur de musique, Mlle Isabelle, une cousine de Rosine, invitée pour qu'elle puisse admirer les fastes de cette soirée de bal et par la suite les faire connaître à sa famille. Mlle Isabelle est flattée par l'invitation reçue et Antoinette en profite pour lui demander de sortir du cours avec quelques minutes d'avance. Elle descend et attend Miss Betty près de la porte de l'immeuble. La gouvernante, qui ne s'attend pas à la voir déjà en bas, arrive avec son fiancé, car elle croit avoir encore quelques minutes pour rester avec lui. Tout à coup, Antoinette sent que les sentiments de Miss Betty ne sont plus destinés à elle seule. En même temps elle voudrait être à sa place car elle désire, elle aussi, une compagnie masculine : « elle regardait avidement 'l'homme' »³². Quand Miss Betty demande à Antoinette de mettre les enveloppes à la boîte aux lettres à côté du bureau de tabac, la rancœur de la jeune fille atteint son sommet. Antoinette détruit toutes les invitations et les jette dans la Seine.

Le jour du bal, Antoinette assiste aux derniers préparatifs. En regardant Rosine, elle s'aperçoit tout à coup qu'elle lui ressemble. C'est presque une malédiction plus forte que sa volonté : « Elle serrait violemment les mains en parlant, d'un geste tellement identique à celui d'Antoinette en colère, que la petite, immobile sur le seuil, tressaillit brusquement, comme quand on se trouve, à l'improviste, devant un miroir »³³. Malgré elle, Antoinette rassemble à sa mère. Comme Gabri dans *L'Ennemie*, Antoinette n'a pas été capable de trouver un modèle alternatif à celui de sa mère et tout à coup elle s'aperçoit que l'identité de sa mère lui est attachée et elle n'a aucune possibilité de s'en libérer. Puis, la jeune fille observe en cachette la défaite des Kampf : Rosine et son mari s'aperçoivent que la seule invitée à participer à la fête sera Mlle Isabelle : ils ignorent qu'elle est la seule à avoir reçu l'invitation. Ils imaginent qu'on les a rejetés et voient s'évanouir leur rêve d'entrer dans la bonne société. Même M. Kampf abandonne Rosine, non sans lui avoir reproché ses « manières de cuisinière »³⁴.

Le Bal est le seul roman dans lequel c'est la fille qui remporte la victoire. Mais *Le Bal* est aussi le seul roman où la vengeance de la fille est en partie inconsciente. Au moment où elle détruit les enveloppes, Antoinette ne pense pas à sa mère, mais seulement à ces deux amoureux qui s'embrassaient. À ce moment précis, Antoinette est en colère contre eux : elle désobéit à Miss Betty et elle ne pense point à sa mère. Miss Betty, donc, sert d'intermédiaire entre la colère de la jeune fille et sa mère. En effet, l'éducation d'Antoinette était entièrement confiée à la gouvernante et d'ailleurs, déjà dans d'autres occasions, la jeune fille avait déversé sur la gouvernante sa

³² *Ibid.*, p. 378.

³³ *Ibid.*, p. 382.

³⁴ *Ibid.*, p. 397.

rage à l'égard de sa mère : elle l'avait appelée « sale anglaise »³⁵ alors qu'elle avait cherché à jouer le rôle de médiateur entre elle et Rosine³⁶.

Quand elle s'aperçoit de sa victoire, après le départ du père, quand Rosine est désormais seule et sans force, Antoinette sort de sa cachette pour consoler sa mère. Antoinette a réussi à se venger de Rosine, car elle l'oblige à sortir de scène et la prive même de son homme, lui enlevant sa dignité de femme. Pour Rosine, sa fille, qu'elle méprisait, est désormais la seule personne qui lui reste. Le geste d'Antoinette a la valeur d'un parricide, car plusieurs fois, Rosine fait allusion à la mort, même symbolique, en cas d'échec du bal : « S'il y a des gens qui refusent de venir, je crois que je mourrai de honte... »³⁷. Et quand elle la voit se désespérer, Antoinette se demande si Rosine a oublié qu'elle va mourir : « Comment peut-on pleurer ainsi, à cause de ça... Et l'amour ? Et la mort ? Elle mourra un jour... l'a-t-elle oublié ? »³⁸. Antoinette ne se sent nullement coupable et n'a aucune intention de révéler ce qu'elle a fait. Les rôles sont inversés : c'est la fille qui a humilié la mère. Rosine est détruite par la douleur, et sa fragilité, qu'on avait pu apercevoir de temps en temps, est désormais manifeste. Antoinette ne se laisse pas apitoyer et croit, au contraire, être prête pour la vie adulte : « Elle vit le visage de sa mère où les larmes coulaient, se mêlant au fard, au visage plissé, grimaçant, empourpré, enfantin, comique... touchant... Mais Antoinette n'était pas touchée ; elle ne ressentait rien d'autre qu'une sorte de dédain, d'indifférence méprisante »³⁹. (Francine aussi dans *L'Ennemie* avait été définie comme 'touchante' !). Maintenant c'est Antoinette qui doit s'occuper de sa mère et le roman se termine de manière circulaire, car la dernière phrase prononcée par Antoinette reflète celle dite avec dédain par Rosine au début du roman. Dans les premières lignes Rosine s'était adressée à sa fille en lui disant avec mépris « mon enfant ». Maintenant c'est Antoinette qui s'adresse à Rosine en disant : « Ma pauvre maman... »⁴⁰. « C'était la seconde », dit le narrateur, « l'éclair insaisissable où 'sur le chemin de la vie' elles se croisaient, et l'une allait monter, et l'autre s'enfoncer dans l'ombre. Mais elles ne le savaient pas »⁴¹. Rosine doit désormais céder sa place. Antoinette, endurcie par les difficultés comme ce sera aussi le cas pour Hélène dans *Le Vin de solitude*, a re-

³⁵ *Ibid.*, p. 371.

³⁶ *Ibid.*, p. 380.

³⁷ *Ibid.*, p. 365.

³⁸ *Ibid.*, p. 398.

³⁹ *Ibid.*, p. 397.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 399.

⁴¹ *Ibidem*.

trouvé ses forces, elle est prête à chercher sa place dans le monde : « elle se sentit riche de tout son avenir, de toutes ses jeunes forces intactes »⁴².

4. « Cette femme, c'est ma croix »

En 1934 l'auteure écrit dans son Journal : « Un véritable passé palpitant et saignant, cela ne vaut-il pas toutes les imaginations ? »⁴³. L'année suivante parut *Le Vin de solitude* que l'auteure définit, dans une lettre à Gaston Chérau, comme « un roman presque autobiographique » :

Le Vin de solitude est un roman [...] dont le sujet n'est pas la confession d'un ivrogne solitaire, quoique ce serait, ma foi, assez amusant à traiter, ne le pensez-vous pas ? Non, ce titre dans ma pensée veut exprimer l'espèce d'enivrement moral que donne la solitude (morale également) dans l'adolescence et la jeunesse. À vous, mais à vous seul, je confierai que ce livre-ci est *le roman presque autobiographique* que l'on écrit toujours, fatalement, tôt ou tard. J'espère qu'on ne l'éreintera trop, mais c'est un de ces livres surtout pour soi que l'on se résigne facilement à ne pas voir aimés...⁴⁴.

Le roman est une étude des relations familiales difficiles et l'auteure déclare s'adresser à tous ceux qui ont vécu des situations pareilles sans pourtant être détruits par elles :

Ce livre-là n'a pas été écrit pour ceux qui, au sein d'une famille unie et heureuse, se forgent une solitude imaginaire, ni pour ceux dont les premières années ont été entourées de soin et de tendresse. Mon ambition est de toucher quelques-uns des autres, ceux qui ont connu le désespoir à l'âge qu'on appelle heureux, mais qui ont eu le courage (ou le bonheur) de continuer à vivre et à aimer la vie⁴⁵.

⁴² *Ibid.*, p. 398.

⁴³ *Journal de travail de 1934*, cité par O. PHILIPPONAT, *Chronologie de la vie d'Irène Némirovsky*, *op. cit.*, p. 82.

⁴⁴ Lettre à Gaston Chérau (1872-1937) du 11 février 1935, conservée à la Bibliothèque Nationale Française (Arsenal, côte MS 15621), citée par Susan Rubin SULEMAN, *Famille, Langue, Identité : la venue à l'écriture*, « Roman 20-50 », n 54, décembre 2012, p. 57-74 : ici p. 57.

⁴⁵ Cité par Angela KERSHAW, *Before Auschwitz, Irène Némirovsky and the Cultural Landscape of Inter-war France*, New York, Routledge, 2010, p. 92.

Le roman raconte l'histoire d'Hélène Karol, qui rassemble à Irène comme une sœur, écrit Susan Suleiman⁴⁶. Aussi l'histoire des Karol est très proche de celle des Némirovsky, car ils sont également obligés de fuir la Russie après la Révolution d'octobre.

En 1935 l'auteur déclare à la revue *Marianne* : « Mes projets ? *Le Vin de solitude*, qui sera de la lignée du *Bal* »⁴⁷ (nous avons déjà cité les déclarations de l'auteur à propos du lien entre *Le Bal* et *L'Ennemie*, ce qui confirme l'existence d'un fil rouge entre les trois œuvres). En effet, comme Antoinette dans *Le Bal* et comme Gabri aussi, Hélène, une autre jeune fille maladroite, doit se confronter à une mère égoïste et narcissique. La jeune fille est rongée par la « violence de sa vie intérieure »⁴⁸ et elle éprouve « un sentiment étrange, voisin de la répulsion »⁴⁹ pour cette femme à qui la tenue de la maison et les soins à donner à l'enfant font horreur. Bella repousse même les caresses de son mari et elle ne pense qu'à elle-même :

Mais lui-même n'avait de regards et de caresses que pour sa femme, qui repoussait sa main d'un air maussade et capricieux :

– Laisse, Boris... Il fait chaud, laisse-moi...

Elle attirait à elle la lampe, laissant les autres dans l'ombre ; elle soupirait avec une expression d'ennui et de fatigue et roulait ses cheveux en boucles sur ses doigts. Elle était grande, bien faite, « un port de reine », avec une tendance à l'embonpoint qu'elle combattait par l'emploi de ces corsets en forme de cuirasse que les femmes portaient en ce temps-là et où les seins reposaient dans deux poches de satin, comme des fruits dans une corbeille. Ses beaux bras étaient blancs et poudrés⁵⁰.

⁴⁶ Susan Suleiman a écrit à ce propos : « *Le Vin de solitude* est en effet le livre le plus personnel de Némirovsky, et le plus proche de sa propre biographie, tout en revenant à des thèmes qui la préoccupaient depuis ses débuts littéraires et qui allaient jalonner ses œuvres à venir : le rapport trouble, voire haineux, entre une mère égoïste jusqu'à la monstrosité et sa fille mal aimée [...] ; l'ascension sociale et le désir d'intégration de pauvres Juifs de l'Est qui s'enrichissent à force d'ambition et de spéculations financières souvent douteuses (sujet magistralement traité dans *David Golder* mais aussi dans *Le Bal* et surtout dans *Les Chiens et les loups* [1940]), et de manière plus générale l'existence fiévreuse d'"étrangers" marginalisés, toujours en porte à faux par rapports à la société bourgeoise française à laquelle ils aspirent d'appartenir [...]. *Le Vin de solitude* a ceci d'unique qu'il traite de l'enfance et des "années d'apprentissage"- d'une jeune femme qui rassemble à son auteure comme une sœur », S. R. SULEIMAN, *Famille, Langue, Identité : la venue à l'écriture*, op. cit., p. 58.

⁴⁷ *Marianne*, février 1935, reproduit dans O. PHILIPPONNAT, P. LIENHARDT, *La Vie d'Irène Némirovsky*, op. cit., p. 435-436 : ici p. 436.

⁴⁸ I. NÉMIROVSKY, « Le Vin de solitude », in Id. *Œuvres complètes*, op. cit., t. I, p. 1189.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1178.

⁵⁰ *Ibid.*, pp. 1177-1178.

Sa beauté se mélange à quelque chose de monstrueux, de bestial : « cette chair de neige, ces mains blanches et oisives aux ongles taillés en forme de griffes »⁵¹. Souhaiter une bonne nuit à sa mère est un cauchemar pour Hélène, qui déteste effleurer ses joues : « il fallait aller embrasser cette blanche figure haïssable, qui paraissait toujours froide à ses lèvres brûlantes, poser sa bouche sur cette joue qu'elle eût aimé labourer de ses ongles »⁵².

Comme Gabri dans *L'Ennemie*, Hélène dispute à sa mère l'affection de son père. L'homme est capable de l'abandonner pour des heures à l'extérieur du casino, avec « l'état d'âme d'une malle oubliée à la consigne »⁵³ et de la caresser comme si elle était un chien. Mais la jeune fille accepte « ces miettes d'amour » dans l'espoir d'irriter sa mère : « Karol avait attiré Hélène sur ses genoux. Depuis longtemps il avait oublié qu'elle était là ; il la caressait machinalement, comme on joue avec les oreilles d'un chien. Et parfois, en parlant, il tirait vivement les cheveux d'Hélène qui tressaillait de douleur ; ses caresses étaient rudes, mais Hélène les supportait sans se plaindre, heureuse d'irriter sa mère »⁵⁴.

Pourtant elle aime son père et avant de s'endormir, elle lui destine ses prières du soir, ainsi qu'à sa gouvernante française, Mlle Rose, qui occupe dans son cœur la place naturellement réservée à sa mère. Son lapsus au moment de la prière révèle que pour la jeune fille la gouvernante est la mère qu'elle se serait choisie : « Mon Dieu, protégez papa... ». Une omission mentale pour le nom de sa mère. « Mon Dieu, protégez Mlle Rose... Pardonnez-moi mes péchés. Faites que les Français gagnent la guerre... »⁵⁵.

Mlle Rose est à l'opposé de Bella, « elle était fine et mince », « paisible et sage »⁵⁶ et elle est le seul personnage entièrement positif dans le roman⁵⁷. Mais la jeune Hélène, qui « n'aimait qu'elle au monde »⁵⁸, ne bénéficiera plus longtemps de cette présence protectrice.

⁵¹ *Ibid.*, p. 1178.

⁵² *Ibid.*, p. 1197.

⁵³ *Ibid.*, p. 1226.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 1252.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 1251. À propos de Mlle Rose Irène Némirovsky a dit : « Ce personnage esquissé d'après la réalité m'a coûté bien plus de peine que si je l'avais inventé. Les lois de l'optique romanesque rendent souvent très malaisée l'union de la vérité et de la fiction », « Revue des Deux Mondes », n° 591, 1936, cité par O. PHILIPPONNAT, « Notice », dans I. NÉMIROVSKY, « Le Vin de solitude », *op. cit.*, p. 1172. *Zézelle* s'était suicidée en 1917 et en 1934 Irène Némirovsky écrit dans son Journal de travail : « Je n'ai plus envie de l'appeler Zézelle, c'est trop sacré. Je verrai. Mademoiselle Rose, c'est bien aussi », *Journal de travail de 1934*, cité par O. PHILIPPONNAT, *Chronologie de la vie d'Irène Némirovsky*, *op. cit.*, p. 62.

⁵⁶ I. NÉMIROVSKY, « Le Vin de solitude », *op. cit.*, p. 1192.

Un jour, par hasard, Hélène découvre le soulagement que l'écriture lui apporte (l'auteure nous offre presque en passant une déclaration qui peut éclaircir toute sa production littéraire ou au moins la plus proche de sa biographie !). Hélène observe ses parents et commence à éprouver de l'horreur pour l'hypocrisie de la vie bourgeoise :

Elle regarda les êtres qui l'entouraient. Ils ne la voyaient pas, mais, pour elle aussi, ils étaient irréels, lointains, à demi dissous dans la brume, des ombres vaines, inconsistantes, privées de sang et de substance ; elle vivait loin d'eux, à l'écart, dans un monde imaginaire où elle était maîtresse et reine. Elle prit un bout de crayon qui traînait toujours au fond de sa poche, hésita, l'approcha du livre, doucement, doucement, comme une arme chargée.

Elle écrivit :

Le père pense à une femme qu'il a rencontrée dans la rue, et la mère vient seulement de quitter un amant. Ils ne comprennent pas leurs enfants, et leurs enfants ne les aiment pas ; la jeune fille pense à son amoureux, et le garçon aux vilains mots qu'il a appris au lycée. Les petits enfants grandiront et seront pareils à eux. Les livres mentent. Il n'y a pas de vertu, ni d'amour dans le monde. Toutes les maisons sont pareilles. Dans chaque famille il y a le lucre seulement, le mensonge et l'incompréhension mutuelle.

Elle s'arrêta, tourna le crayon dans sa main, et un petit sourire cruel et timide toucha ses lèvres. Cela la soulageait d'écrire ces choses⁵⁹.

Peu après Bella s'aperçoit que sa fille est en train d'écrire. Hélène cherche à détruire la feuille, mais Bella la lui arrache. Puis elle clame :

– Mais elle est folle !... Petite malheureuse, petite ingrate, petite dévergondée ! Misérable, menteuse ! Tu n'es qu'une sotte, entends-tu ? Tu n'es qu'une malheureuse sotte !... Quand on pense, quand on ose penser des choses pareilles, aussi impudentes, aussi idiotes, on ne les écrit pas, du moins, on le garde pour soi ! Oser juger ses parents ! Et quels parents ! Qui se sacrifient pour toi, pour ton bien-être ! Qui tremblent pour ta santé, pour ton bonheur ! Ingrate ! Mais sais-tu seulement ce que c'est que des parents !... Ils devraient t'être sacrés ! Tu ne devrais rien avoir de plus cher au monde !⁶⁰

⁵⁷ Voir Emilio PEZZOLA, *Sulla produzione romanzesca di Irène Némirovsky*, Tesi di dottorato in Francesistica, Università degli Studi di Roma La Sapienza, Anno accademico 2011/2012, p. 42.

⁵⁸ I. NÉMIROVSKY, « Le Vin de solitude », *op. cit.*, p. 1192.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 1253-1254. L'italique est dans le texte.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 1255.

Bella semble aveugle par rapport aux vraies exigences de sa fille. Gabri aussi, dans *L'Ennemie*, s'était naturellement tournée vers l'écriture : elle avait voulu mettre par écrit, même avec un petit mot seulement, la liaison entre sa mère et Charles. Mais l'écriture, si elle donne d'un côté un certain soulagement à celui qui écrit, est de l'autre une arme très puissante, car elle enlève aux événements leur dimension privée. Bella, cherchant un coupable, accuse la gouvernante :

– Mais que te manque-t-il, ingrate ! Regarde-toi ! Tu as des livres, des robes, des bijoux ! Regarde, cria-t-elle en tirant le petit médaillon d'émail bleu qui, arraché de sa chaîne, roula à terre ; elle l'écrasa sous son talon, le piétina avec rage :

– Regardez-la, regardez cette figure ! Pas un mot de regret ! Pas une larme ! Attends un peu, ma fille ! Je saurai te mater, moi ! Tout cela, c'est la faute de ta gouvernante ! Elle te détache de tes parents ! Elle t'apprend à les mépriser ! Eh bien, elle peut faire ses paquets, tu entends !... Tu peux dire adieu, à ta Mlle Rose ! Tu ne la verras plus !... Ah ! ça, ça te fait pleurer, hein !... Regarde-la, Boris ! Admire ta fille !... Pour moi, pour sa mère, pour toi, pas une larme ! mais que l'on touche à Mlle Rose, et la voilà domptée !⁶¹

Mlle Rose en meurt de douleur. Et si dans *L'Ennemie*, Gabri avait été très contente du renvoi de Miss Alan, Hélène au contraire ne peut imaginer perdre Mlle Rose : « C'est un crime de mettre des enfants au monde et de ne pas leur donner une miette, un atome d'amour »⁶². Hélène, qui avait désiré avoir « une mère comme tout le monde », qui l'avait reconnue dans Mlle Rose et qui en est finalement privée, décide de punir sa mère.

Pourtant, malgré elle, Hélène, ressemble à la femme qu'elle déteste le plus au monde, comme du reste c'était le cas pour Antoinette aussi. Le conflit naît, donc, quand mère et fille ont le même désir : pour Gabri c'était l'amant de la mère, pour Antoinette la participation au bal. Également, Hélène partage avec sa mère le désir d'être belle et d'être courtisée par des hommes et, en effet, le conflit entre mère et fille explose au moment de l'éveil de la sensualité de la jeune fille. C'est à ce moment qu'entre elles naît une compétition sexuelle avec des conséquences irrémédiables. Pendant le séjour en Finlande, Hélène a une liaison avec Fred Reuss, un homme marié qui lui fait découvrir son « pouvoir de femme »⁶³. C'est alors qu'Hélène décide de se ven-

⁶¹ *Ibid.*, pp. 1255-1256.

⁶² *Ibid.*, p. 1299.

⁶³ *Ibid.*, p. 1287.

ger et venger en même temps sa bien aimée Mlle Rose. Elle séduit Max, l'amant de sa mère. Max sait très bien que Bella ne le lui pardonnera jamais, car elle « n'est pas mère, elle, mais uniquement, féroce femme... »⁶⁴. C'est à ce moment qu'il se rappelle les mots de sa mère : « on n'aime pas un homme pour lui, mais contre une autre femme »⁶⁵. Il arrivera même à demander à Hélène de l'épouser, mais la jeune fille lui répondra : « – Je ne vous aime pas. Vous êtes l'ennemi de toute mon enfance [...] Je voudrais vivre auprès d'un homme qui n'aurait jamais connu ma mère, ni ma maison, qui ne connaîtrait même pas ma langue ou mon pays, qui m'emmènerait loin, n'importe où, au diable, loin d'ici. Je serais malheureuse avec vous, même si je vous aimais. Mais je ne vous aime pas »⁶⁶.

Hélène découvre bientôt en soi-même un désir plus fort que celui de la vengeance : celui de s'affranchir de sa mère et de tout son passé. D'ailleurs, Bella, grâce à son argent, remplace vite son amant, qui après le refus d'Antoinette, s'éloigne de la famille.

Comme dans le cas d'Antoinette, c'est avec l'éloignement du père que le conflit mère/fille arrive à une solution. Bien qu'il en reconnût les défauts, et bien qu'Hélène cherchât à les lui faire remarquer, l'homme aime sa femme jusqu'à la mort. De plus, il meurt heureux car il croit avoir reçu de sa femme une dernière manifestation d'affection. Mais, en fait, il se trompe. Il confond sa fille avec sa femme, car c'est Hélène qui lui donne un dernier baiser sur le front :

Mais lorsque, retournant au salon, elle vit son père endormi, ce pâle visage aux yeux clos, le petit pli harassé des lèvres, elle comprit que bientôt il serait délivré et qu'il y avait très peu de temps à attendre. Elle se pencha vers lui, effleura son front d'un baiser. Il murmura :
– C'est toi, Bella ? et, sans ouvrir les yeux, il poussa un léger soupir de contentement et continua à dormir⁶⁷.

Hélène avait essayé de sortir d'une situation étouffante tout d'abord avec l'écriture, puis avec la vengeance. Mais, comme le dit Olivier Philipponnat, elle, « au contraire de Gabri, a vaincu la tentation du suicide, comme du parricide »⁶⁸, et après la mort de son père elle trouve le courage de s'éloigner de cette situation insupportable. Elle s'aperçoit, dès la mort de son père, qu'elle n'a plus aucune raison de rester dans cette maison qui était pour elle une prison : « Mais pourquoi

⁶⁴ *Ibid.*, p. 1325.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 1326.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 1344

⁶⁷ *Ibid.*, p. 1359.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 1172.

rester ici ? Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'est-ce qui me retient maintenant que le pauvre homme est mort ? »⁶⁹. C'est donc le père, objet d'amour disputé entre elle et sa mère, le seul qui aurait pu la retenir : « Jamais je n'aurais quitté mon père, songeait Héléne. Mais il est mort, il est tranquille maintenant, et moi, je suis libre, libre, délivrée de ma maison, de mon enfance, de ma mère, de tout ce que je haïssais, de tout ce qui me pesait au cœur. J'ai rejeté cela, je suis libre »⁷⁰. Héléne a l'aspect d'une « enfant d'émigrants, oubliée dans un port »⁷¹ et pourtant elle est bien décidée à travailler et à gagner sa vie. Comme le dit Susan Suleiman, Héléne frappe le lecteur « par sa déclaration finale de défi et d'apprentissage »⁷², car elle est bien consciente de ce qui l'attend. Toutefois, la conscience des difficultés ne gâche pas le plaisir de la liberté, car pour elle le bonheur c'est de s'être délivrée de sa mère, dont elle avait dit : « Cette femme est impossible, cette femme, c'est ma croix »⁷³. Désormais Héléne croit que ses années les plus dures l'ont rendue capable d'affronter la vie et d'opposer à la force destructrice de sa mère son défi face à l'existence, voire de construire sa vie : « Je n'ai pas peur de la vie, songea-t-elle. Ce ne sont que les années d'apprentissage. Elles ont été exceptionnellement dures, mais elles ont trempé mon courage et mon orgueil. Cela, c'est à moi, ma richesse inaliénable. Je suis seule, mais ma solitude est âpre et enivrante »⁷⁴.

5. « Vous êtes sûre d'être ma mère ? »

Dans *Jézabel*, paru en 1936, l'auteure reprend le thème de la mort causée par les parents, qui avait déjà été le sujet de *L'Ennemie* et qui le sera aussi dans *Les Feux de l'automne*, où il s'agit toutefois d'un père partiellement coupable de la mort de son fils. Dans *Jézabel*, Gladys Eisenach, obsédée par le mythe de la beauté et la peur de vieillir, et qui falsifie ses papiers pour tromper ses amants sur son âge⁷⁵, ne peut accepter que sa fille, Marie-Thérèse, ait grandi. Marie-

⁶⁹ *Ibid.*, p. 1360. D'ailleurs, Irène Némirovsky depuis la mort de son père avait cessé tous les rapports avec sa mère, voir O. PHILIPPONNAT, Notice, dans I. NÉMIROVSKY, « *Le Vin de Solitude* », *op. cit.* p. 1172. Voir aussi les affirmations de Denise Epstein déjà citées à la note 7.

⁷⁰ I. NÉMIROVSKY, « *Le Vin de Solitude* », *op. cit.* p. 1362.

⁷¹ *Ibidem.*

⁷² S. R. SULEIMAN, *Famille, Langue, Identité : la venue à l'écriture*, *op. cit.*, p. 60.

⁷³ I. NÉMIROVSKY, « *Le Vin de Solitude* », *op. cit.* p. 1195.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 1363.

⁷⁵ Fanny Némirovsky aussi avait recouru à ce stratagème après la mort de son mari, voir O. PHILIPPONNAT, Notice, dans I. NÉMIROVSKY, « *Jézabel* », in Id. *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. I, p. 1461.

Thérèse comprend beaucoup mieux que sa mère la situation, mais elle la « laisse faire » grâce à « cette profonde générosité de la jeunesse »⁷⁶. Leurs relations étaient déjà inversées avant qu'éclate le conflit. Quand elle parle de sa fille avec son cousin, Gladys dit :

– Elle est délicieuse avec moi, pauvre chérie... Elle a toute la gravité, toute la sagesse de la raison et de l'expérience en face de la folle jeunesse ! [...]

– Elle est une mère pour vous, dit froidement Beauchamp.

Gladys haussa lentement ses belles épaules :

– Vous vous moquez de moi. Mais c'est vrai qu'il y a quelque chose de maternel dans l'adoration qu'elle a pour moi. Car elle m'aime à la folie... Elle a des mots délicieux : un jour, je ne me souviens plus pourquoi, elle m'a dit une phrase qui m'a mis les larmes aux yeux :

« Ma pauvre petite maman, vous ne connaissez pas la vie... »⁷⁷.

Ce n'est pas un hasard si l'auteure fait adresser par Marie-Thérèse à sa mère les mêmes mots qu'Antoinette emploie à la fin du *Bal*, car ces mots, en effet, sont représentatifs du regard de la fille sur sa mère et surtout de son niveau de conscience, supérieur à celui de la mère. Gladys sait qu'elle sera bientôt obligée de céder sa place à sa fille, mais elle cherche à gagner du temps : « Mais attends encore un tout petit peu. Je serai vieille et un épouvantail pour tout le monde. Toi, tu seras belle, murmura-t-elle d'une voix altérée. Ce sera ton tour [...] »⁷⁸. À ces mots sa fille lui répond : « C'est vous qui êtes une petite fille, maman, dit-elle, et moi une femme »⁷⁹. Marie-Thérèse avoue avoir même douté que Gladys fut sa mère : « Vous êtes sûre d'être ma mère ? Quand j'étais petite, je ne croyais pas »⁸⁰.

Toutefois, quand elle tombe amoureuse, la générosité de Marie-Thérèse commence à vaciller. Sa mère lui demande désespérément d'attendre sa majorité pour se marier et pour la fille il est clair que sa mère veut que personne ne sache qu'elle a une fille de dix-huit ans. Mais Marie-Thérèse revendique son droit à l'amour et son fiancé met en garde Gladys : « si vous continuez à vous opposer à notre mariage, elle finira par voir en vous une ennemie »⁸¹. Voici un autre indice du lien entre les romans qu'on vient d'analyser. L'auteure cite entre les lignes le titre d'un de ses

⁷⁶ I. NÉMIROVSKY, « Jézabel », *op. cit.*, p. 1518.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 1527.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 1530.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 1531.

⁸⁰ *Ibidem.*

⁸¹ *Ibid.*, p. 1539.

premiers romans, nous laissant apercevoir, grâce au rappel lexical, le sens commun aux deux romans. Gladys ne peut accepter que sa fille aime un homme plus qu'elle et, en même temps, qu'un jeune homme puisse être attiré par sa fille plutôt que par elle : « Qu'il me regarde une seule fois avec désir, non pas même cela, avec admiration, comme on regarde une femme, qu'il ait un moment de trouble »⁸². Peu après Olivier part pour le front et Marie-Thérèse révèle à sa mère sa grossesse, puis elle l'accuse d'être la cause de son malheur : « c'est vous qui avez fait mon malheur, vous, vous seule »⁸³. Comme dans *L'Ennemie*, la mère est tenue pour coupable de la destinée de la fille. Gladys de son côté reproche à sa fille d'avoir voulu se venger d'elle : « C'est le désir de te venger de moi... »⁸⁴. Alors Marie-Thérèse se propose de ne jamais devenir pareille à sa mère :

Vous croyez que je deviendrai pareille à vous ? Oh, jamais, jamais... Vous me parlez avec douceur, mais vous ne pensez qu'à vous seule... Que de vous, Gladys Eysenach, on ne dise que vous êtes d'âge à avoir des petits-enfants, que vous êtes grand-mère... Voilà ce que vous ne pouvez pas supporter ! ... Vous ne pouvez même pas entendre sans frémir ce mot, dit-elle en regardant Gladys. Vous vous approcherez de la glace, vous regarderez votre beau visage, vos cheveux blonds, et vous vous rappellerez que vous êtes grand-mère, et la vie n'aura plus de goût pour vous. Je vous connais, je vous connais si bien...⁸⁵

Le désespoir de Gladys est complet. Elle serait prête à prendre toutes les souffrances de sa fille pour avoir son âge. Au moment de l'accouchement, elle ne lui apporte aucune aide et la jeune fille meurt seule dans sa chambre, sans appeler personne. Gladys est l'exemple par excellence des 'mères monstres' représentées par l'auteure.

Mais son crime est double : vingt années plus tard, elle tire sur son petit-fils, qui avait survécu grâce à l'aide d'une femme de chambre. Le jeune homme, qui a horreur de sa grand-mère et qui désire venger sa mère, la menace de révéler son âge à son amant. Effrayée, Gladys le tue. Elle en éprouve un sentiment de paix, car son secret est sauf : « Avant de crier, d'appeler au secours, de sentir en elle le remords et le désespoir, la paix emplit son cœur »⁸⁶.

⁸² *Ibidem*.

⁸³ *Ibid.*, p. 1544.

⁸⁴ *Ibid.*, 1547.

⁸⁵ *Ibidem*.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 1617.

6. Une hypothèse d'interprétation

Il est possible, grâce à l'analogie entre les sujets des romans que l'on vient d'analyser, de retrouver quelques constantes dans la représentation des personnages et dans la narration de leurs vicissitudes : 1. Dans l'image physique de la mère il y a de nombreux traits récurrents, comme l'excès des soins et du maquillage, les lourds bijoux, l'obsession des ongles nettoyés, traits que nous retrouvons surtout dans *David Golder*, *Le Bal*, *Le Vin de solitude* ; 2. La fille est en 'plein âge ingrat' et l'histoire - dans toutes les œuvres qu'on vient d'analyser - se déroule quand elle commence à éprouver de nouveaux désirs ou quand elle découvre son 'pouvoir de femme' ; 3. La mère perçoit comme une menace la croissance de sa fille qui va la remplacer dans la société, circonstance qu'on retrouve surtout dans *Le Bal* et dans *Jézabel* ; 4. La mère est considérée comme une ennemie par sa fille et elle est rendue responsable de ses malheurs, comme on peut le voir surtout dans *L'Ennemie* et dans *Jézabel* ; 5. La fille se déclare décidée à ne pas devenir comme sa mère (cette constante se retrouve aussi dans le roman *Les Feux de l'automne*, où l'on traite de la question du rapport père/fils⁸⁷) tandis que sa conduite montre le désir de prendre sa place, surtout au niveau érotique, comme nous pouvons l'observer, surtout dans *L'Ennemie* et *Le Vin de solitude*, où la fille séduit l'amant de la mère et dans *L'Ennemie* et *David Golder*, où elle cherche à lui enlever l'affection de son mari ; 6. L'éloignement du père marque souvent un tournant dans le rapport mère/fille, comme dans *Le Bal* où Antoinette sort de sa cachette pour consoler Rosine après l'éloignement du père et dans *Le Vin de solitude*, où la fille après la mort de Bo-

⁸⁷ Apparemment Irène Némirovsky aussi cherchait à ne pas ressembler à sa mère, même pas dans son aspect physique. Au contraire de Fanny, elle « était simple, pas du tout sophistiquée » (D. EPSTEIN, *Vive et survivre*, op. cit., p. 34), elle n'aimait pas se faire prendre des photos et pendant les séances elle disait : « Moi aujourd'hui je ne suis pas visible du tout, mais photographiez ma fille qui est si jolie » (*ibidem*). Quelquefois elle cherchait même à sortir sans chapeau : « C'était aussi une obligation sociale et pratique pour dissimiler sa toison frisée qu'elle avait du mal à discipliner. Souvent d'ailleurs elle essayait d'échapper à cette contrainte » (*Ibid.*, p. 48). Toutefois, dans les romans de l'auteure très souvent les enfants sont destinés à suivre les traces de leurs parents, indépendamment de leur volonté. Dans *Le Bal*, non seulement Antoinette ressemble à sa mère, mais même Rosine ressemble à sa mère : « D'ailleurs, j'étais toute pareille à son âge ; mais je ne suis pas comme ma pauvre maman qui n'a jamais su me dire non, à moi... Je la materai, je t'en réponds... », I. NÉMIROVSKY, « Le Bal », op. cit., p. 370. Mais, exactement comme sa mère, Rosine n'arrive pas à mater sa fille. Suivre les traces de ses parents, pour Irène Némirovsky, fait donc partie d'une identité à laquelle le personnage ne peut pas échapper. Cette constante se retrouve aussi dans les ouvrages où les rapports parents/enfants ne sont pas conflictuels, par exemple dans *La Comédie bourgeoise* (1934), dans *Chaleur du sang* (1941-1942) ou dans la nouvelle *La Voleuse* (1941), où une jeune fille commet un vol afin de ressembler à sa mère.

ris quitte la maison et cherche son propre chemin. Dans la représentation de ce conflit, la perspective dominante et surtout le niveau de conscience sont des prérogatives des filles : très souvent les filles ont un regard sur les événements beaucoup plus lucide que celui de leurs mères. En ce sens, la jeune Marie Thérèse dans *Jézabel* nous offre l'exemple le plus significatif, car elle connaît sa mère et ses désirs mieux qu'elle-même.

Irène Némirovsky a été une fille malheureuse et, plus tard, une mère amoureuse⁸⁸, mais dans son œuvre c'est la première partie de sa vie, dramatique, qui domine. En dernière analyse, quelle est la 'métaphore obsédante' à la base des luttes entre mère et fille ? Tous les conflits peuvent être associés à une tentative de 'substitution'. Dans *Le Bal* et *Jézabel* la mère s'obstine à occuper une place qui devrait être celle de sa fille, et dans *Jézabel* cette volonté de la mère est même explicite, car la femme supplie sa fille de la laisser vivre encore un peu. Dans *L'Ennemie* et *Le Vin de solitude*, la tentative de la fille de séduire son père et l'amant de sa mère n'est pas tellement une vengeance de femme, que la manifestation du désir inconscient d'occuper la place de la mère. Pourtant, la fille, après avoir réussi à séduire l'amant, n'est jamais satisfaite : l'homme est un objet de substitution de son véritable objet de désir ! La peur de la fille de ressembler à sa mère est en réalité l'expression du refoulement, voire du désir inconscient de devenir sa mère : la fille ne veut pas simplement prendre la place de sa mère, elle veut devenir sa mère. Bien évidemment, sa mère est trop forte pour qu'elle puisse y réussir. Elle peut trouver le bonheur seulement si elle décide de poursuivre son propre chemin, comme dans *Le Vin de solitude*, ou de s'affranchir de la rancœur, comme dans le *Bal*, où la fille semble prête à s'occuper de sa mère et même à tenir tête à ses cris : « Un jour, bientôt, elle dirait à un homme : "Maman va crier, mais tant pis..." »⁸⁹. Dans ce cas la fille est même heureuse d'être devenue la seule dépositaire de l'affection de sa mère (car, en effet, c'est surtout la froideur ou la sévérité de la mère qui font monter la haine de la fille) : voilà donc son véritable objet de désir ! Au contraire, la fille est vouée à la tragédie si elle s'obstine à s'opposer à sa mère, et si elle continue à lui reprocher ses fautes, dont la plus grave, comme le dit Gabri dans *L'Ennemie*, est celle de « mettre des enfants au monde et de ne pas leur donner une miette, un atome d'amour », alors qu'ils en ont désespérément besoin.

⁸⁸ C'est Denise Epstein qui en témoigne à plusieurs reprises dans *Vivre et survivre*.

⁸⁹ I. NÉMIROVSKY, « Le Bal », *op. cit.*, p. 398.

